

Departament d'Antropologia Social i d'Història d'Amèrica i d'Àfrica
Programa de Doctorat Antropologia de l'Espai i del Territori
Bienni 1999 - 2001

La Ciudad, Instrucciones de Uso Esbozos barceloneses

Tesi doctoral presentada per la Nadja MONNET

codirigida pels Drs.

Manuel DELGADO RUIZ

i

Joan BESTARD CAMPS

Febrer de 2007.

Notes introductives

Au départ, l'art du puzzle semble un art bref, un art mince, tout entier contenu dans un maigre enseignement de la Gestalttheorie : l'objet visé [...] n'est pas une somme d'éléments qu'il faudrait d'abord isoler et analyser, mais un ensemble, c'est-à-dire une forme, une structure : l'élément ne préexiste pas à l'ensemble, il n'est ni plus immédiat, ni plus ancien, ce ne sont pas les éléments qui déterminent l'ensemble, mais l'ensemble qui détermine les éléments : la connaissance du tout et de ses lois, de l'ensemble et de sa structure, ne saurait être déduite de la connaissance séparée des parties qui le composent : cela veut dire qu'on peut regarder une pièce d'un puzzle pendant trois jours et croire tout savoir de sa configuration et de sa couleur sans avoir le moins du monde avancé : seule compte la possibilité de relier cette pièce à d'autres pièces, et en ce sens il y a quelque chose de commun entre l'art du puzzle et l'art du go ; seules les pièces rassemblées prendront un caractère lisible, prendront un sens : considérée isolément une pièce d'un puzzle ne veut rien dire ; elle est seulement une question impossible, défi opaque ; mais à peine a-t-on réussi, au terme de plusieurs minutes d'essai et d'erreurs, ou en une demi-seconde prodigieusement inspirée, à la connecter à l'une des voisines, que la pièce disparaît, cesse d'exister en tant que pièce : l'intense difficulté qui a précédé ce rapprochement, et que le mot puzzle – énigme – désigne si bien en anglais, non seulement n'a plus de raison d'être, mais semble n'en avoir jamais eu, tant elle est devenue évidence : les deux pièces miraculeusement réunies n'en font plus qu'une, à son tour source d'erreur, d'hésitation, de désarroi et d'attente (Perec, 1978 : 15-16).

Le texte que vous avez entre les mains est le fruit avant tout d'une rencontre avec une ville qui devait être initialement un lieu de passage, le temps d'un échange inter-universitaire et qui est devenue depuis plus de dix ans mon lieu de résidence principale. Histoire d'un long parcours barcelonais dont je mentionnerai brièvement les principales étapes ci-dessous, mais aussi résultat de la précarité de la recherche en anthropologie et du difficile combat des jeunes chercheur(e)s avec un appui institutionnel intermittent. Sans vouloir transformer cette introduction en mur des lamentations, je considère cependant important de mentionner les conditions dans lesquelles les recherches qui constituent la matière première de ces réflexions ont été menées. Ceci permettra de mieux en évaluer le contenu et d'en mesurer la portée.

Le fait d'avoir dû constamment passer de petit projet en petit projet avec des subventions minimalistes¹ ne m'a pas encore permis de vivre de mes

¹ Dues également à ma condition particulière d'étudiante bi-nationale mais pas espagnole qui de plus fût celle d'arriver « trop tôt » (le groupe de recherche dans lequel j'aurais pu m'insérer n'était pas encore consolidé) ou « trop tard » (rapport à l'âge ou aux nombres d'années

recherches anthropologiques. Face à cette situation, j'ai toujours gardé un pied dans l'enseignement du FLE (Français Langue Étrangère) et c'est au cours d'un remplacement de trois mois, d'avril à juin 2005, dans un groupe d'adolescents catalans (que je salue et remercie au passage) qu'a surgi cette idée de faire une thèse « à la Perec » et que j'ai retrouvé l'énergie nécessaire pour me décider à mettre un point final à des années de tergiversations sur la possibilité de mener à bien une telle entreprise. Ces étudiants travaillaient en situation de simulation globale sur le thème de l'immeuble. En apprenant la chose, j'ai immédiatement pensé à Georges Perec et redécouvert son magnifique ouvrage, *La vie mode d'emploi*. En me replongeant avidement dans ce livre, j'en ai saisi subitement tout le potentiel et cela a agi comme un véritable détonateur pour la reprise de mon travail de thèse. Dans un premier temps, ça a été l'envie de construire une thèse comme une tour de Babel, constituant un chapitre par étage, avec un schéma qui permette les superpositions de discours, entrecroisements de situations à l'image des habitants de l'immeuble de Perec qui nous font voyager aux quatre coins du monde, dans l'espace et dans le temps ainsi qu'au sein même du bâtiment. Puis, la porte qui s'ouvre sur le quartier et qui conduit l'habitant au cœur de la cité : la place de Catalogne et qui doit affronter l'anonymat des villes, les manifestations de rue et autres mouvements de masse, pour enfin rentrer à la maison en passant par le filtre de la conciergerie. Finalement, et plus que le cœur du texte qui avaient cette première ébauche de plan, c'est la préambule de l'ouvrage consacrée à l'art du puzzle et dont un large extrait a été mis en exergue qui a inspiré l'articulation des différentes parties.

Autant dire que l'enseignement du français, que je considérais d'abord comme un écart par rapport à mes préoccupations anthropologiques, a été non seulement une source de financement mais également d'inspiration et d'informations tout au long de ma thèse. Que soient ici remerciés tant les

écoulées depuis l'obtention de ma licence – qui a mis 5 ans à être homologuée comme équivalent au titre universitaire espagnol – et la demande de bourse), ce qui m'a empêché de bénéficier de bourses doctorales relativement correctes, vue la situation de la recherche dans ce pays.

professeurs que les apprenants avec lesquels j'ai travaillé et pu débattre des divers thèmes qui m'intéressaient tout particulièrement*.

Si pour un bon nombre d'interlocuteurs, je sautais du « coq à l'âne » et me perdais dans toutes les directions – combien de fois ai-je entendu dire « tu fais quoi au juste ? parce que tu as touché à tellement de sujets ? » – le fil conducteur qui a consisté à essayer de comprendre la vie urbaine barcelonaise m'a toujours permis de créer des liens entre les différentes parties.

Problématique

Le caractère métis de l'anthropologie est au cœur même de la construction de ce que nous appelons une problématique qui est non seulement le champ mais le *mouvement* dans lequel s'entremêlent plusieurs questions. La problématique est résolument interrogative (Laplantine, 2002 : 148, c'est moi qui souligne).

Le but était donc de saisir l'urbanité barcelonaise, c'est-à-dire la manière de vivre en ville ou mieux encore la sociabilité urbaine de Barcelone. Comme l'a souligné Dollé dans son ouvrage *Fureurs de ville* (1990), chaque espace urbain dégage une certaine « odeur », « couleur » unique au monde et qui permet de distinguer intuitivement ces espaces. Se promener à Stockholm, Genève, Barcelone, Tunis ou Paris ne provoque pas exactement les mêmes sensations et le visiteur ne s'y méprend pas. Même si on l'amenait à l'aveuglette d'un quartier d'une ville à celui d'une autre, il saurait qu'il a changé de contrée. Malgré le cri d'alarme des effets de la mondialisation de la planète et malgré une certaine tendance à l'unification au niveau de l'architecture, de la variété des commerces et des modes de vie, etc., un bâtiment Jean Nouvel ou un supermarché Aux Champs à Barcelone, ne sont pas exactement les mêmes et

* Je tiens à remercier tout spécialement le patient et minutieux travail de correctrice d'Anna Vidal de Llobatera qui a aimablement accepté de revoir les résumés, ainsi que les annexes du projet sur le gardiens d'immeuble, rédigés en espagnol et celui de Christine Arnaud qui a relu attentivement toutes les parties écrites en français.

ne provoquent pas exactement les mêmes effets/ réactions/impacts dans la vie quotidienne que ceux que l'on pourrait rencontrer ailleurs.

L'espace est matière première de l'existence, c'est le lieu de la quotidienneté. On vit dans un espace, un volume, une surface. Bien que tacite, la référence à l'espace est omniprésente (Moles & Rohmer, 1982 :7). Et ces différents espaces ont des couleurs, des nuances que le citadin, dans le cas des villes, perçoit immédiatement et qui donne une certaine personnalité au lieu fréquenté. Ces caractéristiques ne sont pas immuables et changent avec le temps, les différentes époques, les événements historiques. La Barcelone du début du XXème siècle n'est bien évidemment pas celle d'aujourd'hui mais cependant ce passé n'est pas sans influencer sur ce qui est en train de se dérouler sous nos yeux. Un espace s'inscrit toujours dans le temps et ces deux dimensions sont inextricablement liées.

A la manière de Goffman, l'idée générale de cette thèse est de « rassembler les pièces et les morceaux de la vie sociale contemporaine » (Goffman, 1979 : 15) mais contrairement à cet auteur, je ne suis pas si sûre que « sous leurs différences culturelles, les hommes sont partout semblables » (Goffman, 1979 : 41) et qu'ils agissent de la même manière dans des situations données. Je considère donc que les composantes culturelles ne sont pas inopérantes dans l'analyse de la vie citadine. Et s'il ne s'agit pas d'analyser les personnes elles-mêmes, ni uniquement les rites comme dispositifs de socialisation et de *figuration*, au sens où l'entend Goffman, il s'agira de réfléchir à des espaces auxquels, et sans nier tous les apports de la microsociologie, il faudra injecter une certaine dose d'analyse de groupes et de formation des « territoires », bien qu'il ne s'agisse pas non plus de tomber dans le piège du discours ethnicisant, ni dans celui d'une anthropologie des territoires. Finalement, on pourrait dire qu'il s'agit de revenir à une perspective relativement proche de celle de l'École de Chicago, après un détour par la microsociologie qui, selon la formule d'Isaac Joseph (1998 :73), a maintenu la définition formelle de cette dernière mais s'est intéressée davantage à l'alignement des conduites en situation plutôt qu'à celle de communautés dans l'espace social de la ville.

L'étude des rites devra se réconcilier non seulement avec la matière mais aussi avec l'espace des cérémonies et donner lieu à une *microécologie* des interactions, également attentives aux dispositions interactionnelles et aux environnements dans lesquels se déploie le langage corporel des participants. [...] L'emboîtement des territoires et de région de signification mêle du matériel et de l'immatériel, du visible et du virtuel, des indices et des interprétations. Ce grand mélange, cette grande hybridation sont précisément les traces de l'ordre symbolique à l'œuvre dans une situation (Joseph, 1998 : 49-50).

L'analyse se situera donc à cheval entre les études de communauté et celles qui se centrent uniquement sur l'individu ; sans démonisme ni éloge vis-à-vis des appartenances communautaires, il ne s'agit pas non plus de considérer l'individu comme le début du chemin.

« L'autonomie de l'individu, la volonté de l'individu, le projet de l'individu, le raisonnable ou le rationnel de l'individu indiquent plutôt une étape intermédiaire dans la possible mise en commun des conduites » souligne Thévenot (2006 : 10), auteur que j'ai découvert sur le tard mais qui m'a conforté dans l'idée que plus qu'un ordre établi ou reproduit à déchiffrer, c'est plutôt à la recherche d'une *mise en ordre* qui reste douteuse et problématique qu'il s'agit de partir. Et dans cette quête, le rapport à l'environnement devient déterminant pour l'appréhension des conduites². Donc plutôt que de mettre tout l'accent sur l'acteur pour caractériser l'action, il s'agit de mettre en relief la façon de saisir l'environnement dont dépend si étroitement la conduite de l'acteur (2006 :12-13).

Les exigences de la vie en société ne se laissent pas saisir adéquatement en termes d'identité individuelle ou collective, voire d'identités multiples. Elles ne portent pas seulement sur les représentations de l'être humain et de son identité mais concernent ses capacités d'agir, ses façons d'éprouver le monde en rapport avec ses interventions (2006 :23).

² Mais également pour conduire la sienne propre à partir d'une certaine saisie d'éléments pertinents de la situation, et pour s'assurer de celle d'autrui. Car dans cette manière de faire, l'évaluation est inhérente à la sélection de ce qui est pertinent de saisir de l'environnement.

Comment ajuste-t-on nos comportements à la vie publique en milieu urbain ? Comment agissons-nous en public dans des sociétés complexes qui produisent de la proximité spatiale et de la densité relationnelle sans pour autant réduire les distances sociales ? La distance sociale dans la proximité spatiale tient à une multitude de signes de reconnaissance. Comme le rappelle Isaac Joseph (1998 :19-20), et selon l'héritage simmélien de la microsociologie, il n'y a pas de société « en tant que telle », mais toujours un mouvement qui rapproche et sépare les différentes constellations qui se côtoient. La tension socialisation/désocialisation dit que toute société en acte vit de pulsations qui rapprochent et éloignent les groupes et les corps constitués les uns des autres. L'expérience de l'étranger, telle que la théorise Simmel (1903), constitue la condensation de ces mouvements et de ces interactions. Elle est le laboratoire des civilités par excellence. Il s'agit donc d'analyser ce que Winkin (1996) a appelé le « ronronnement de la société », c'est-à-dire ses forces et ses régularités profondes qui font qu'une société se maintient et se reproduit de génération en génération. Comme le souligne cet auteur, on peut répondre à ces questions à un niveau macro-historique, économique ou politique, j'essaie, ici, de le faire à un niveau micro-anthropologique. Paraphrasant la célèbre phrase de Sapir (1967), je me demanderai comment s'engendre l'ordre social au quotidien, dans l'accomplissement de règles « connues de personne, entendues par tous ».

Pour ceci, j'ai utilisé les différents terrains dans lesquels j'ai eu l'occasion de travailler et que je présente, dans cette thèse, sous forme d'esquisses, car loin de considérer ces études comme complètement abouties, je les conçois comme des ébauches³ qu'il serait nécessaire de prolonger notamment par des terrains plus prolongés. J'insiste donc sur le fait qu'il s'agit d'un véritable chantier en construction dont les intérêts thématiques et théoriques, comme l'idée d'explorer les outils audiovisuels dans la recherche, pourront, je l'espère, être approfondis dans de futures recherches. D'ailleurs, tout ce que j'ai appris au cours des différentes ethnographies, tant sur le plan théorique que

³ Dans le sens de tentatives, avec le caractère à la fois incomplet et, espérons-le suggestif, sinon provocateur qu'une telle démarche suppose.

méthodologique, n'ont fait que multiplier les interrogations et les doutes et m'ont incitée à initier une réflexion sur l'écriture ethnographique que j'ai l'intention de poursuivre dans l'avenir. Sans prétendre comme Creswell et Godelier (1976 :17) que « la monographie descriptive, celle des précurseurs, est morte », je ne considère pas ce travail comme une monographie mais plutôt une collection d'hypothèses qui ont surgi de mes travaux de terrain, tous restés à un stade relativement exploratoire.

Je penche, en ce sens du côté de Dibie (1998 :14), pour qui l'ethnologie, plus que théorie, est « vision », fondée sur quelques obsessions qu'on cherche à domestiquer au travers de notre discipline. Déjà Leroi-Gourhan soulignait que « toute théorie est biographique ». Ce que reprend Dibie en ajoutant que :

de la fondation aux charpentes, notre maison est en nous. Notre regard s'inscrit dans ce parcours jubilatoire et quelque peu initiatique, fait d'allers et retours, d'ouvertures et d'impasses, qui en définitive tracent notre itinéraire intellectuel et modèlent notre vie. Le chercheur est souvent lâché, mais il est rarement seul puisque là aussi, plutôt que de filiation, nous procédons d'héritages et d'adoptions qu'au fur et à mesure de nos avancées, nous bricolons et adaptions à ce que nous sommes (1998 : 119-120).

D'un vieux quartier aux manifestations de rue

Les différents terrains, présentés ci-dessous dans l'ordre chronologique de leur réalisation, sont la matière première des réflexions que j'expose ensuite dans les différentes esquisses. Ils m'ont permis, chacun à leur manière, de mettre en évidence les accords qui s'opèrent sur le vif de l'action, et donc de présenter différentes facettes de la société urbaine barcelonaise en action, ainsi que la manière dont se négocie la quotidienneté dans cette ville méditerranéenne.

Dans un premier terrain, entre 1995 et 1996, je me suis interrogée sur les mécanismes de cohabitation dans une portion de la Vieille Ville. J'avais alors

mis en évidence les différentes forces en jeu dans un quartier en pleine mutation (architectonique et sociale) et avais souligné que si les autorités se focalisaient sur la population immigrée, d'autres flux étaient en train de modifier le visage de la Vieille Ville, ce qui m'avait amenée à poser une nouvelle hypothèse de travail, le fait que la trilogie – population immigrée (tant espagnole comme étrangère, suivant la terminologie locale), étrangers (souvent surnommés « guiris ») et barcelonais d'autres quartiers (flux intraurbains) – modifiait, chacun à leur manière, profondément le tissu urbain des vieux quartiers. L'idée de ce nouveau projet était de mettre l'accent sur les dénommés « guiris », un peu par provocation, parce qu'à l'époque (1999-2000), la priorité était donnée à l'étude de collectifs étiquetés d'« immigrés » et aussi pour obliger à repenser ces analyses de « communautés », les « guiris » ne formant communauté que dans l'imaginaire des catalans dans une ville où les politiques publiques tendent de plus en plus à une certaine « guirisation » de cette dernière, voire à la constitution d'un « guirilandia », comme certains dénomment les différents aménagements de la ville qui semblent de plus en plus prévus davantage en fonction du tourisme que de ses habitants⁴.

D'ailleurs, à partir de la construction de l'Eixample qui se réalisera de manière assez anarchique⁵ – et des projets initiaux⁶ duquel, il ne reste que le « triste squelette de ses rues », selon l'expression de Martí & Moreno (1974 :14) – toute l'histoire de l'urbanisme de Barcelone semble répondre davantage à des

⁴ Pour plus de détail sur ce projet se référer à Monnet (2001b). Même si ce projet, pour diverses raisons, n'a pas pu se poursuivre, les différentes thématiques qui le constituaient n'ont cessé de me hanter. On retrouve ainsi les principaux questionnements de ce projet, concernant notamment la cohabitation dans un espace donné et la perception de l'altérité, dans mon dernier terrain sur la place de Catalogne, ainsi que la remise en question de notions telles que celles de quartier, de centralité, de communauté et des supposés liens tissés en son sein ; notions qui avait été utilisées lors de mon premier terrain, sans véritable précaution épistémologique.

⁵ Sur le sujet, parmi l'abondante littérature existante, il est intéressant de consulter le premier chapitre du livre de Martí & Moreno (1974).

⁶ Ildefons Cerdà, après une étude très poussée sur les conditions de vie des Barcelonais qu'il expose dans *Teoría General de la Urbanización y aplicación de sus principios y doctrinas a la reforma y ensanche de Barcelona* (1867), proposera une expansion de la ville selon un schéma en damier avec des rues perpendiculaires de 20 mètres de large, et des pâtés de maisons (*manzanas*) de 133,33 m de côté. Dans chacun de ces carrés étaient prévus de bâtir des maisons indépendantes, séparées par des jardins et qui ne devaient pas dépasser 16 mètres de haut. Ildefons Cerdà avait prévu la création de huit parcs publics d'une superficie totale de 82 hectares, ainsi que la constitution d'une forêt près du fleuve Besòs. Enfin, il prônait la création de quelques percées dans le tissu de la Vieille Ville qui auraient été le prolongement de certaines artères de l'Eixample pour connecter cette partie de la ville à la nouvelle ville.

intérêts économiques particuliers et des rivalités politiques, liés à l'organisation de macro-événements d'envergure internationale plus qu'à une planification unanime ou du moins largement consensuelle. Il aura fallu attendre 1953, soit presque un siècle après l'annonce officielle de la naissance de la Nouvelle Ville, pour que se mette sur pied un plan général d'urbanisation de la Métropole (Plan de Ordenación Urbana de Barcelona y su zona de influencia) qui annonçait que « la ville était dans un tel état de désordre et son accroissement se faisait de manière tellement désordonnée qu'elle était au bord du collapsus » (Martí & Moreno, 1974 : 25). Il n'arrivera cependant pas à s'imposer et sera finalement décentralisé, par de plus petits projets par secteurs (Planes parciales). C'est le même mécanisme qui se retrouvera dans les années 1970, avec les débuts du « modèle Barcelona » et le Plan Général Métropolitain, puis plus récemment avec les projets de la *city marketing* (Benach, 1993 :485) ou de la *Barcelona fashion* (Delgado, 2005 :23) où la ville rivalise dans la compétition internationale pour atteindre le *ranking* des villes les plus attractives⁷. Dans un premier temps, ce furent les Associations de Quartier (Associación de Vecinos) qui se mobilisèrent pour critiquer vivement les projets globaux qui ne tenaient pas compte de la spécificité du tissu urbain préexistant et plus récemment, ce sont différents collectifs qui se sont constitués pour lutter contre la destruction abusive du patrimoine urbain, pour adapter les nouveaux plans aux besoins réels des quartiers et pour s'opposer à la spéculation immobilière toujours plus frénétique⁸.

⁷ Si dans ce processus de mondialisation des villes européennes, Stockholm est l' « étoile du nord », Barcelone parie fortement pour être celle du sud (De la Haba, 1996 :43).

⁸ Il est intéressant de mentionner à ce sujet deux ouvrages, celui de Martí & Moreno (1974) et de Delgado (2005), tous deux écrits par des anthropologues, à un peu plus de 30 ans d'intervalle et qui soulignent, bien qu'assez différemment, les problèmes rencontrés par les planificateurs qui n'ont pas su s'opposer aux intérêts des spéculateurs. Pour plus de détails concernant l'évolution de la situation au cours de la première époque, c'est-à-dire jusque vers les années 80, voir également Mateo (1996). Quant à l'époque plus contemporaine, il est intéressant de consulter les écrits de Stefanie Von Heeren (2002) - même si je ne partage pas les idées de cette auteure en ce qui concerne le rôle qu'elle attribue aux nouveaux arrivants dans la restructuration du quartier - et de Juanjo Lahuerta (2004). D'autre part, plusieurs équipes s'attellent à enregistrer les transformations urbanistiques que connaît actuellement la ville et sont en train de produire des documents audio-visuels très intéressants qui donnent la parole à ceux qu'on n'a pas l'habitude d'entendre. Soulignons notamment le travail d'archivage de la maison de production *Clara Film* et les deux travaux d'auteurs confirmés *En construcción* (2000) de José Luis Guerin et *De nens* (2003) de Joaquim Jordá qui permettent de saisir la complexité de la situation et les côtés obscurs de la réhabilitation de la Vieille Ville de Barcelone.

Au cours des deux dernières décennies, la ville de Barcelone a connu deux processus, apparemment contradictoires, mais qui s'inscrivent tous deux dans la logique d'un monde globalisé et segmenté où la nouvelle logique économique suscite çà et là des arrangements ou des réponses locales, aussi inédites que multiples. Le premier processus concerne la transformation urbanistique qui précède les Jeux Olympiques et qui, sur sa lancée, définit pour Barcelone de nouvelles fonctions élargissant de cette manière l'éventail de ses éventuels « consommateurs » (touristes, congressistes, sièges sociaux d'entreprises de pointe ou de service, créateurs d'esthétique industrielle, promoteurs de produits culturels, etc.) ; le second se réfère à la réorientation des mouvements migratoires que la ville a toujours connus mais dont les acteurs actuels, d'origine plus lointaine, ont changé et qui, progressivement, transforment la physionomie de la population barcelonaise. Notons que les phénomènes de « migration étrangère » (en opposition aux « migrations internes », c'est-à-dire d'Espagnols d'autres régions de l'État qui se sont produites dans le courant des années 60-70) ont commencé à prendre de l'ampleur à la fin des années 70, bien que ce ne soit qu'à partir du milieu des années 80 qu'on assiste à la constitution d'une nouvelle catégorie sociale (« l'immigration extra-communautaire ») qui s'élabore lentement mais inexorablement. En 2002, la population étrangère recensée (toutes nationalités confondues) atteignait 10,7% de l'ensemble de la population barcelonaise, dont près de la moitié en provenance d'autres pays européens (Roca, 2003)⁹.

Les Jeux Olympiques tenus en 1992 ont servi de point de départ à une série d'opérations urbanistiques d'envergure dont le projet de la Barcelone culturelle de 2010 représente l'objectif final et le Forum 2004, la phase intermédiaire. Bien que ces trois événements semblent répondre à des fonctions fort différentes, tous vont servir de prétexte institutionnel à un réaménagement en profondeur du tissu urbain, à l'élimination des noyaux dégradés et à une gigantesque récupération de « terrains à bâtir ». Ainsi, les Jeux Olympiques ont ouvert la ville à la mer en aménageant un littoral longtemps négligé et en le

⁹ En juin 2000, les étrangers étaient au nombre de 58.186, soit 3,9% de la population totale. Même si les pourcentages restent faibles par rapport aux autres villes européennes, Barcelone connaît, ces dernières années, une constante augmentation de sa population étrangère, celle-ci ayant, par exemple, plus que doublé entre 2000 et 2002.

dotant d'un port de plaisance, d'une cité olympique et de plusieurs kilomètres de plages¹⁰ ; ils ont également permis d'amorcer une rénovation du vieux centre ville qui, derrière la façade de sa réputation bohème, cachait une réalité faite d'immeubles délabrés et insalubres, de ruelles étroites où cohabitait –et cohabite parfois encore, dans les noyaux non rénovés– une population essentiellement composée de personnes âgées, de travailleurs pauvres, de marginaux et d'immigrés clandestins. On peut dire sans exagération qu'il y a un « avant » et un « après » urbanistique autour de 1992.

La campagne d'information et de promotion habilement menée par la municipalité parvient à faire de cette manifestation sportive une grande messe identitaire¹¹ qui en appelle à plusieurs registres : en premier lieu, les retrouvailles de Barcelone avec la mer (Bergalli, 1994 : 34-40)¹². Les Barcelonais redécouvrent la position unique de leur ville, ce littoral longtemps

¹⁰ Le fait d'affirmer que la ville s'ouvre à la mer, ne signifie pas que le littoral était inoccupé jusqu'alors. Bien au contraire une vie intense s'y déroulait et sur son sol, s'élevaient de nombreuses habitations précaires comme nous le laissent entrevoir les photographies de l'époque. Donc, loin d'être un espace désert à conquérir, ce fût une affaire d'« assainissement » et de nettoyage de la côte, dans laquelle les anciens habitants n'ont pas eu droit à la parole, et au nom d'une modernité qui nie complètement l'existence de l'auto construction. Sur le phénomène des bidonvilles à Barcelone, voir les résultats de l'équipe de recherche, dirigée par Tatjer et Larrea, dont le rapport final pour l'IPEC (Inventari del Patrimoni Ethnològic de Catalunya) est prévu pour 2008.

¹¹ Dans son article, Núria Benach (1993) nous donne des exemples significatifs de la manière dont la reconstruction physique de la ville a été utilisée comme symbole de revitalisation et comment les nouveaux espaces publics ont donné lieu à une nouvelle image de marque de Barcelone. Elle parle de « spectacle urbain de la reconstruction de la ville » (1993 :490) qui a été un puissant instrument de légitimation et de cohésion sociale et dont le spectacle d'ouverture fût une véritable « présentation de la ville en société » (1993 :492).

¹² Relevons que l'ouverture sur la mer n'est pas un thème neuf, puisque déjà utilisé par le noucentisme catalan. C'est, en effet, à partir des années 1920 que l'idée de « méditerranéité » est assumée. C'est elle qui orientera rhétoriquement bonne partie des politiques urbanistiques des mairies barcelonaises – sous la dictature comme sous le régime de démocratie formelle – et qu'on retrouve dans la littérature d'un Josep Maria López-Picó, par exemple, et qui n'est pas si éloignée de la rhétorique réactionnaire de Paul Morand et du détonnant fascisme italien. L'image de « Barcelone, ville méditerranéenne » – titre d'une revue de culture que publie la mairie de Barcelone – et le constant appel à la réconciliation de Barcelone avec la mer furent des leitmotivs centraux, lors des grandes réformes urbanistiques, postérieures aux élections de 1979. Cependant, les consignes publicitaires, basées sur la « récupérations de la mer » trouvent leurs origines dans la dictature franquiste. Le sous-titre du feuillet qui vantait les mérites du Plan de la Ribera – avant garde de l'actuelle refonctionnalisation du littoral barcelonais – était : *Barcelona. Una ciutat que no puede seguir viviendo de espaldas al mar*. Sur l'idée éronée, selon laquelle Barcelone aurait vécu en tournant le dos à la mer, se référer à Balibrea (2004). Notons finalement, que le bord de mer –où avaient lieu les réceptions de Franco quand il arrivait par mer– a été fortement marqué par le régime franquiste. Si actuellement, il continue à être utilisé, c'est uniquement pour des réunions publiques dés-idéologisées, telles les grandes courses populaires, à pied, à vélos ou en patins à roulettes, mais jamais pour des démonstrations citoyennes à caractère politique.

négligé, qui, en prolongement des quartiers du centre, s'offre désormais à leurs loisirs ; en second lieu, la projection internationale du particularisme catalan qui sait allier patrimoine historique et technologie de pointe (López, 1991 : 91-99) et enfin, pour les classes aisées, la récupération de sa traditionnelle vocation cosmopolite (Carreras, 1993 : 473-477) que le franquisme avait failli effacer.

Si l'on peut estimer l'opération en gros réussie, aussi bien économiquement que politiquement, même si certains secteurs de la population se sont dressés contre cette reconversion drastique du littoral, on ne peut pas en dire autant du projet *Fòrum2004*. L'année 2004 fût celle que les pouvoirs publics avaient choisie pour faire de la ville la capitale mondiale de la rencontre des cultures qui devait servir de relais à un autre projet de plus longue haleine auquel nous avons déjà fait allusion, prévu pour 2010 et qui, officiellement, aurait pour objectif de faire de Barcelone « la ville de la connaissance ». On peut se demander si l'échec de cette manifestation et le refus massif de participation de la population¹³ fera tomber cette nouvelle échéance aux oubliettes. Ce qui est certain, c'est que pour le moment, on n'en entend pas beaucoup parler et que les pouvoirs locaux semblent beaucoup plus absorbés par de nouvelles priorités.

Depuis le début, le Forum 2004 a souffert d'une indéfinition de ses objectifs. En effet, on peut dire sans exagérer qu'en deux lieux¹⁴ et deux moments différents, un scénario identique a inspiré deux mises en scène de la ville,

¹³ Pour connaître les raisons de cette désertion, on consultera avec profit le livre collectif *La otra cara del Fòrum de les cultures S.A.* qui est en quelque sorte le manifeste des diverses associations contre la réalisation de cet événement, l'analyse de Delgado (2005, ch.2), les Actes du Congrès International d'Architecture 3000 dont l'allocution d'ouverture fut clairement hostile aux initiatives urbanistiques promues par le Fòrum, les écrits de Capel (2005, 2006), ainsi que la minutieuse observation ethno-spatiale de l'enceinte du Fòrum, réalisée par Horta (2004a) au cours de l'été 2004, pendant la lecture de laquelle, on se sent face à un immense vide et on perçoit toute l'absurdité de cette mascarade.

¹⁴ Les installations du Forum ont été projetées sur la façade nord du littoral, au-delà des plages olympiques. Le prolongement de la principale artère de Barcelone –la Diagonale– jusqu'à l'emplacement du Forum a conféré un intérêt résidentiel à cette périphérie urbaine, jusqu'alors occupée par une cité ouvrière, La Mina, créée en 1971 pour éradiquer une partie des bidonvilles de la ville. Pour plus de détails sur cette cité, se référer à l'article Provansal et alii (sous presse).

même si la culture a remplacé le sport¹⁵. Pour la municipalité, le fait que le Forum se soit placé sous le signe de la rencontre des cultures a été suffisant pour en faire un événement de portée mondiale. Le concept de « culture » y a été présenté comme un thème ludique où la pluralité culturelle était réduite à un pur folklore destiné à distraire le public et à l'inciter à consommer, en somme un parc thématique parmi d'autres, selon l'expression de Manuel Delgado (2000) ; la culture de l'autre, les cultures autres et le regard que l'on porte sur elles n'étaient pas véritablement au centre des manifestations prévues ; lesquelles n'ont été que le prétexte pour une mise en valeur de la culture propre.

Les dernières formules publicitaires que les gestionnaires du Forum ont lancées (« en 2004, le monde se retrouvera à Barcelone » ou « le Forum Barcelone 2004 : une rencontre qui fera bouger le monde ») semblaient ne pas tenir compte du fait que « le monde » est déjà à Barcelone, du moins un vaste échantillon de sa population, depuis l'Amérique Latine jusqu'à l'Asie, en passant par l'Afrique et l'Europe orientale. Mais évidemment, cet événement autour de la diversité et du « dialogue entre cultures » ne s'adressait pas à ce monde-là. Le thème de la durabilité (*sustainability*) a été rajouté postérieurement face aux critiques qui se dressaient contre le caractère extrêmement vague des arguments en faveur de l'opération.

Dans la Vieille Ville (*Ciutat Vella*) et dans les quartiers maritimes qui séparent la cité olympique du Forum, c'est une véritable chirurgie urbanistique qui s'est mise en place que l'on pourrait presque définir comme un « nettoyage social et ethnique », dans la mesure où, avant les opérations de rénovation, les résidents étaient des gens à très faible pouvoir d'achat ou à revenus précaires – personnes âgées, immigrants à peine arrivés – ou encore de clandestins qui recherchaient l'anonymat, à l'abri d'un quartier dégradé, tandis qu'à présent, le brassage de la population y est plus marqué. En somme, à Barcelone, jusqu'il y a très peu de temps, la dichotomie, relevée par Guillaume (1980 :149), présente dans les villes contemporaines, lors de la conservation de leurs

¹⁵ Il faut souligner cependant que toute l'iconographie officielle du multiculturalisme était déjà présente lors des Jeux Olympiques, même si c'était l'idéologie du sport qui prédominait. Sur les continuités et les métaphores de ces deux événements, voir De la Haba (1996).

centres historiques : « d'un côté un espace signifiant mais sans vie, de l'autre de la vie, mais un espace insignifiant » se retrouvait au sein même de Ciutat Vella.

En effet, avec le début des premières réformes importantes, la population s'est progressivement diversifiée et s'il existe encore quelques « zones d'ombre », elles sont de plus en plus rares. Si pour bon nombre d'étrangers, aux origines les plus diverses, la Vieille Ville de Barcelone continue d'être la porte d'entrée qui leur permet de s'établir dans cette ville ou ailleurs en Catalogne, un nouveau flux intra-urbain s'est créé dans cette direction. De plus en plus de catalans cherchent en effet à y élire domicile, attirés par les avantages de sa centralité. La situation de ce secteur, son accessibilité, et la valeur patrimoniale du site, que les travaux entrepris mettent en valeur, sont pour la « population indigène » autant d'occasions de redécouvrir le quartier. Parallèlement à ce phénomène, la présence des étrangers européens s'y fait de plus en plus visible, avec l'ouverture de bars et divers autres locaux dont ils sont les propriétaires. Leurs initiatives participent de l' « européanisation » de Barcelone et de la *gentrification* de son centre historique¹⁶ ; initiatives qui s'inscrivent parfaitement dans la politique d'internationalisation promue par le gouvernement local. C'est ainsi que les cadres catalans et, dans une moindre mesure, étrangers, issus des classes moyennes, se côtoient à présent dans les différents quartiers qui composent la Vieille Ville avec une population migrante marginale et marginalisée, ou, plutôt, apparaissant comme telle, sans pour autant en partager les espaces de sociabilité (Aramburu, 2002).

Cette internationalisation va de pair avec une mise en scène publique des repères identitaires qui permet de donner à Barcelone sa saveur particulière : elle cherche à être à la pointe de la modernité sans pour autant faire table rase de son passé ; tout simplement, elle le met au goût du jour, voire le réinvente.

¹⁶ Sur le thème de l'embourgeoisement (*gentrification*) et du changement de la composition de la population au sein du centre ville voir notamment les travaux de Sargatal (2001), Magrinya et Maza (2001), Aramburu (2001).

En effet, on pourrait dire que la population catalane tire des « fils imaginaires » avec son passé, reprenant là un concept de Guillaume, pour qui, l'essence de la conservation est « un fil imaginaire qui traverse toute l'histoire des civilisations humaines » (1980 : 24-25). Dans le vieux centre urbain, parallèlement à l'implantation des commerces, tenus par des étrangers, s'initie une nouvelle gamme de commerces nationaux. Ces boutiques ou restaurants-bar, refaits à l'ancienne, peuvent être lus comme une appropriation catalane de l'espace ; de même que l'apparition de plus en plus remarquée de plaquettes commémoratives, fixées sur les monuments, considérés comme « d'intérêt historique ». Ces éléments révèlent une certaine volonté catalanisante de partir à la conquête d'un espace perdu. Cette tentative de rattachement du passé, réifiant certains bâtiments en monuments-culte, avait certes déjà commencé avec le changement des noms de rue, qui ont tous récupéré leur noms catalans, bien que plus d'une conservent encore leur vieille enseigne, en dessous ou en dessus de la nouvelle. On peut également lire dans ces enseignes et ces commerces « à l'ancienne », ainsi que dans la remise à neuf des vieux édifices les plus prestigieux et les plus imposants, des opérateurs symboliques qui permettent au quartier de sortir de son isolement, en l'unissant à une communauté nationale (La Catalogne), voire supranationale (L'Union Européenne). Cette récupération esthétique s'inscrit en effet dans une politique du patrimoine qui a pour but de récupérer et d'épurer le passé en le matérialisant¹⁷. Ce patrimoine, mis en valeur, devient alors celui d'une instance absente, déterritorialisée. Ce « patriotisme citoyen »¹⁸, avec ses manifestations

¹⁷ Suivant l'idée de Guillaume (1980), l'idéal de l'Etat moderne est de s'assurer le monopole de la mémoire et, pour ce faire, de réduire la mémoire à la mémoire inscrite, conservée et autorisée. « La monumentalité historique résulte donc d'une double nécessité : symboliser la collectivité et surtout symboliser le passé. La force du monument (...) c'est d'apporter à la fiction du passé que les machines à mémoire ont choisi de soutenir la caution de sa matérialité et de sa visibilité » (Guillaume, 1980 : 184). Il serait intéressant de lire les efforts déployés pour réhabiliter le centre historique de Barcelone, à la lumière des revendications catalanistes, afin de hisser la Catalogne au rang de nation européenne.

¹⁸ Nous suivons là une proposition de Valeria Bergalli (1994 :38) qui considère la ville comme susceptible de produire des appartenances. Comme l'appartenance à la nation, cette appartenance constituerait une construction sociale dans laquelle interviennent de multiples facteurs parmi lesquels il faut souligner un certain usage du passé, lié à des processus d'invention de la tradition.

contre la spéculation immobilière de plus en plus fréquentes, cherche depuis peu à y impliquer les « Autres » qui vivent à Barcelone¹⁹.

C'est dans ce décor que les nouveaux venus, migrants venus d'autres continents, tracent leurs trajectoires et apprennent la ville à leur manière. Leurs modes d'appréhension et d'appropriation pratique et cognitive de leurs nouveaux espaces quotidiens ont emprunté des voies fort diverses, aussi diverses, sinon plus, que leurs différentes origines. Les représentations de l'espace suscitées soit par les différentes catégories d'autochtones, soit par les différentes catégories d'étrangers, font intervenir bien entendu des éléments symboliques essentiels, surtout chez les autochtones (mémoire des lieux, adhésion ou non aux nouvelles opérations urbanistiques et aux nouvelles formes architecturales, défense du patrimoine, manifestations et festivités locales) mais aussi chez les étrangers qui cherchent parfois à reconstruire du « chez soi » ailleurs (boutiques et restaurants « ethniques »²⁰), rencontres dans certains lieux (cafés, discothèques, etc.), ou cérémonies de communautés ethniques se déroulant dans l'espace public. Ces aspects symboliques peuvent être assimilés à autant de moyens d'appropriation à la fois cognitifs et réels d'appropriation des lieux.

En somme, en décodant le tissu urbain à leur propre avantage, en cherchant à s'y positionner, voire à en subvertir le sens, les nouveaux venus ont créé de nouvelles centralités qui ne contredisent pas toujours directement la réalité instituée mais qui fonctionnent en parallèle. Ils mobilisent de nombreuses compétences, qu'il s'agisse de l'établissement d'un réseau d'entraide économique, qu'il s'agisse de l'investissement d'un bout de rue, voire d'une rue

¹⁹ Voir à ce sujet l'étude menée par une association nommée Ecoconcern pour essayer de favoriser la cohabitation dans un vieux quartier de Barcelone en prenant comme axe d'action les réformes urbanistiques. *Participació i immigració en contextos pluriculturals. La situació del Casc Antic. Finestra Oberta*, n°33. Barcelona : Jaume Bofill, septembre 2003.

²⁰ Sans vouloir entrer dans l'épineux débat qui s'est produit autour de cette appellation habituellement utilisée en anthropologie urbaine, avec les guillemets, nous voulons marquer notre réserve vis-à-vis de ce concept : Quels sont les établissements aptes à recevoir une telle dénomination ? Ceux qui sont tenus par des étrangers ? Ceux qui vendent des produits destinés à une clientèle spécifique ? Pourquoi un magasin de disques des musiques du monde, tenu par un Argentin n'est pas considéré comme tel, alors que l'Espagnol d'origine pakistanaise qui tient une petite épicerie l'est ? Couleur de peau ? Vaste problème qui n'est pas sans lien avec les questions identitaires.

entière, par quelques « commerces ethniques », ou encore la connaissance des lois et des règlements –soit, selon le cas, pour en tirer parti soit pour les contourner– pour ce qui est du transport de marchandises, du déplacement des personnes ou encore des droits à la résidence et aux aides sociales ou, finalement, qu’il s’agisse des modes de revendication sociale qui apprennent à mêler le sacré, le syndical et le politique.

Autant de savoir-faire que les planificateurs n’ont pas prévu mais qui a le don de transformer une ville tout autant que les travaux d’aménagement dont elle est l’objet, quoique d’une autre façon. Au *design* urbanistique cohérent et homogène²¹ vient se rajouter un impondérable, une population hétérogène, aux destins multiples et aux itinéraires imprévisibles.

Le temps du spéculateur, de l’ingénieur et de la machine n’est pas celui de l’habitant qui lui, façonne son identité par rapport au quartier par une accumulation jour après jour d’expériences qui constituent une grille avec ses variations (Noschis, 1984 :73).

Soulignons déjà que les forces en jeu pour l’appropriation de l’espace urbain savent combiner appartenance nationale et/ou ethnique avec d’autres formes de solidarité qui parfois s’imposent progressivement sur les premières, donnant naissance à des communautés d’intérêts plus que d’appartenance.

Si les itinéraires, les lieux de rencontre, la fréquentation des endroits publics – cafés, restaurants et boutiques– diffèrent et créent dans un même espace plusieurs villes pratiquées dont les habitants respectifs se croisent à peine, évitant de se mélanger, on ne peut parler cependant d’une véritable division ethnique de l’espace public et encore moins, comme le font certains observateurs, d’une ghettoïsation de celui-ci. Il serait plus pertinent de parler d’une superposition des usages, d’une certaine spécialisation ethnique sur fond de division sociale de l’espace.

²¹ Dont l’utopie est de nous faire croire en un possible retour, non moins mythique, à une communauté de type préurbain ou prémoderne où le contrôle social total serait à nouveau possible grâce aux relations de transparence que seraient susceptibles d’engendrer ce nouveau type d’architecture et d’urbanisme (Delgado, 2005 :146).

Mises à part quelques remarquables exceptions qui ne font aucunement la règle, les nouveaux acteurs sur la scène barcelonaise émergent dans la perception collective, non plus comme des figurants muets au sein du décor que la ville cherche à projeter à l'extérieur, comme cela apparaissait au début de cette immigration étrangère, mais comme des acteurs en train de jouer sur une autre scène, dans un scénario parallèle et secondaire, qui ne recouperait que ponctuellement la trame principale. Le fait qu'ils soient regroupés dans certains lieux plutôt que d'autres, facilite ce type de représentation ; il en est de même en ce qui concerne les espaces partagés, puisque les usages qui en sont fait et les moments où ils sont utilisés ne sont pas toujours les mêmes, comme nous l'avons déjà souligné auparavant. Les différentes célébrations collectives qui ont lieu pour manifester la solidarité avec les immigrés, clandestins ou non clandestins, comme les fêtes de la *convivencia* (cohabitation) ou de la *solidaridad* (solidarité), ainsi que les manifestations contre le racisme sont des actes éminemment ritualisés où « autochtones » et « immigrés » partagent un même espace revendicatif et établissent des liens peut-être plus serrés que ceux qu'ils ont dans la vie quotidienne mais sur un registre qui continue à ressembler davantage à une parodie de la communication et du simulacre de communion, plus que d'un véritable échange, un véritable dialogue.

S'il est vrai que toute présence étrangère modifie inévitablement le « réceptacle » de base, que tout contact entre deux ou plusieurs modes de vie engendre des interactions (qui peuvent être conflictuelles ou effectuées pacifiquement et sans grands heurts), il est néanmoins plus difficile de vouloir promouvoir un véritable dialogue, travail qui se situe au niveau de l'enjeu d'une société et qui exige un cadre bien spécifique et ne peut se limiter à des fêtes occasionnelles. Pour qu'il puisse se développer, il faut qu'il y ait un minimum d'intérêt commun, un terrain de rencontre²² et des rythmes de vie compatibles entre les différents acteurs, car pour qu'il y ait un quelconque contact, il est indispensable que les personnes se croisent de temps à autre. L'intérêt

²² J'entends par là tous types d'espaces publics ou privés, propices à l'établissement d'interactions entre plusieurs personnes.

commun peut être de natures très différentes : affectif, intellectuel, économique et par conséquent, englobe des comportements tels que : l'attraction personnelle ou la curiosité envers le différent, l'a priori favorable à l'altérité, la volonté de collaboration (lutte pour une cause spécifique), les stratégies/spéculations commerciales, etc.

Des hommes jetés ensemble par le fait du hasard ne cohabitent pas dans des solitudes juxtaposées. Ils inventent des micro-récits communs, ils se racontent leurs trajets, ils se remémorent des incidents qui se sont produits en tel endroit ou en tel autre [...] Pour qu'il y ait paysage, il faut qu'un pont soit jeté entre le monde de nos désirs, nos rêves, notre existence. Pour qu'il y ait un sentiment d'identité, il faut que les hommes aient le sentiment d'avoir vécu et de vivre la même aventure (Sansot, 1985 :252).

Ma participation à l'étude collective *Carrer, festa i revolta ; Els usos simbòlics de l'espai públic a Barcelona (1951-2000)*, dirigée par Manuel Delgado et réalisée entre juillet 2000 et décembre 2001, concernant les usages non ordinaires de l'espace urbain barcelonais, m'a permis de mieux cerner ce vécu collectif barcelonais et de comprendre les traces que l'histoire a imprimées dans cet espace urbain. Il s'agissait alors d'observer l'évolution de l'utilisation des rues à des fins expressives –qu'elles soient festives, revendicatives, voire même parfois insurrectionnelles– et d'en extraire sa *grammaire*. Ce n'est pas tant le sens des mobilisations ou l'intention explicite des acteurs vis-à-vis d'un certain contexte politique qui nous ont intéressé, mais plutôt la forme que prennent, dans la rue, les actions intentionnelles de groupes de personnes ordinaires. À la manière de la « rhétorique habitante » dont la voie a été explorée par Médam (1977) et systématisée par Augoyard (1979), nous avons cherché à décrypter la *technologie de l'espace* que développent les actions intentionnelles de groupe de personnes ordinaires, dans la rue. Plus que des « figures de style », ce sont des métaphores de l'hydrostatique des corps fluides que nous avons utilisées pour mettre en évidence cette « rhétorique cheminatoire » (Augoyard, 1979) des mobilisations en ville de Barcelone.

Nous avons en effet considéré que la conduite sociale dans l'espace urbain peut adopter deux types de modalité : les *mouvements* et les *mobilisations*, tous deux étroitement liés au principe de *mobilité*, c'est-à-dire au droit supposé de libre accès à l'espace public. Si les *mouvements* sont du ressort de la vie quotidienne et appartiennent à l'ensemble des déplacements qui confluent et divergent dans l'activité consensuelle de la machine urbaine, les *mobilisations*, elles, expriment un discours exacerbé de la société civile ; elles sont l'objet d'une effervescence spéciale, qui s'impose clairement sur le discours des architectes et urbanistes et convertit l'œuvre de ceux-ci en scénario et instrument pour la combustion sociale, dont des réalités spatiales non contrôlables peuvent en être dérivées.

Ce sont donc les *mobilisations* sous ces différentes formes (manifestations, révoltes, défilés religieux ou autre, actes sportifs, réceptions de personnalités, etc.) qui nous ont intéressé avant tout, y englobant les fêtes. En effet, bien que le contenu explicite des fêtes soit apparemment inoffensif, leur manifestation implique une altération de l'« ordre public », étant donné que le public lui-même choisit de déployer des conduites collectives exceptionnelles qui, d'une manière ou d'une autre, échappent au contrôle politique. Lors des fêtes –même lors de celles que le pouvoir croit promouvoir– les gens qui y participent deviennent maîtres du temps et d'un espace, habituellement surveillé par les forces de l'ordre, soumis à toutes sortes de manipulations symboliques institutionnelles et victimes des plus virulentes spéculations économiques.

La différence entre une manifestation et d'autres formes de défilé rituel, dans un espace donné, pourrait se mesurer au degré d'enthousiasme que les personnes rassemblées exhibent : celui des manifestants étant généralement plus élevé que celui d'autres types de cortège parcourant la ville. Les personnes réunies pour manifester, défilent dans les rues au nom d'une cause, d'un sentiment ou d'une idée qu'ils expriment avec la plus grande ardeur, tous convaincus qu'ils font ce qu'il faut faire, et, qu'il faut le faire de toute urgence, car cela constitue une réponse « qui ne peut pas attendre » à des circonstances déterminées qui se sont produites. Ce qui nous fait dire que la manifestation est, en quelques sorte, une *forme de liturgie militante*.

On pourrait dire que la manifestation suscite un groupe social par conjonction contingente, alors que les déambulations festives traditionnelles prétendent certifier l'existence d'un groupe basé sur l'affiliation ou l'appartenance à une union morale plus durable. La manifestation souligne les contradictions et les tensions sociales existantes à un moment donné dans la société. Le message que toute fête transmet est « *nous sommes, nous existons* ». A celui-ci, la manifestation en ajoute d'autres plus spécifiques, du type : « *...et nous voulons, nous disons, nous exigeons telle ou telle chose* ».

Définissant, d'un point de vue technique, la fête comme une stratégie sociale de formulations dramaturgiques du temps et de l'espace, comme un usage non ordinaire de certains moments et territoires qui a pour effet d'engendrer une énergie sociale, cela nous permet de considérer comme « fêtes » des pratiques collectives festives qui le sont techniquement, bien qu'elles ne reçoivent pas habituellement cette dénomination, tels que les courses populaires et autres manifestations de rue. C'est ce que nous avons appelé des *fêtes implicites*. Les personnes qui se réunissent objectivent symboliquement un rassemblement humain provisoire, convoqué en fonction d'intérêts et d'objectifs spécifiques. Les manifestations de rue proclament la force d'un secteur de l'opinion publique, d'un segment moral et idéologique ou encore d'une fraction qui est impliquée dans un litige quelconque. Dans tous les cas, ce type d'actes énonciatifs n'a pas comme but de diffuser un message concret –malgré le fait que des pancartes soient agitées et que des slogans soient scandés de manière répétitive– mais plutôt de déployer une certaine énergie sociale, donnant corps et mettant en scène pas tant une communauté sinon une puissance qui exprime son adhésion et/ou son désaccord. Souvent celle-ci prend la forme d'une quasi menace devant ceux qui d'une manière ou d'une autre sont interpellés, que ce soit un secteur du social concurrent, le pouvoir politique, social ou économique établi.

La révolte, la désobéissance massive à des fins politiques portent à ses ultimes conséquences un principe de mise en scène qui est déjà présent dans la fête comme technique d'usage de l'espace public. Que ce soit pour protester

ou célébrer le Carnaval, les gens qui « descendent dans la rue » constituent une source d'inquiétude pour tout ordre politique centralisé. L'une et l'autre chose ne font qu'exprimer à des degrés différents d'intensité et d'efficacité une action qui est dans tous les cas la même : improviser un projet urbanistique alternatif, c'est-à-dire une autre manière d'organiser symboliquement et de manière pratique l'espace de la vie commune dans la ville et qui n'a pas de raison d'être cohérente avec l'espace construit, écrit, préfabriqué dans lequel on se déplace. Tournant le dos aux projections des urbanistes, des agglomérats d'inconnus forment des communautés aussi puissantes qu'éphémères dont le sens et la fonction est de rassembler, défiler, gesticuler, interpellant ou restant indifférent au pouvoir en place.

La fête, la manifestation et la révolte conduisent au paroxysme l'appropriation, de la part des habitants de la ville, des textures dans lesquelles ils se meuvent. Autant la fête que la rébellion publiques convertissent le mouvement en mobilisation. Elles transforment un plan en une opération. Que leur contenu soit différent pour ne pas dire incompatible, les fêtes et les émeutes exercent une même technique d'appropriation de l'espace qu'elles utilisent. Elles exécutent une pratique faite de mouvements singuliers et d'occasions qui ne peuvent se répéter, une énergie qui se déchaîne et qui peut choisir comme champ celui de la « tradition » mais aussi celui de « l'histoire ». La fête de rue et les émeutes, parents proches, nous rappellent qu'il y a une ville géométrique, nette, faite d'immeubles et de monuments clairement identifiables, mais qu'il y a aussi une vie urbaine faite d'accords tacites entre les passants qui, sans se connaître, sont capables d'interrompre la ville, jugulant le semblant d'ordre qui domine la quotidienneté.

L'espace assume avec la fête et la rébellion son sens dernier : se remplir et être mu, s'y installant des forces sociologiques « sauvages ». Car l'espace, dans le fond, est une pure potentialité, une virtualité disponible pour toute chose et qui existe seulement quand ce « n'importe quoi » se passe. Les fêtards qui remplissent les rues la nuit de la Saint Jean ou lors des fêtes de quartiers (*Fiesta Mayor*) comme les personnes, par exemple, qui ont manifesté lors de la

Guerre du Golf, en 2003, utilisent radicalement la rue, la *jouent*, la *disent*, se l'approprient ; bien qu'il faudrait peut-être simplement dire qu'ils la récupèrent.

En relevant les points de départ et d'arrivée des mobilisations, ainsi que leurs trajectoires et leurs temps d'arrêt, il apparaît que certains lieux sont systématiquement utilisés, alors que d'autres, malgré leur aspect spectaculaire ou leurs caractéristiques de prime abord favorables à de tels rassemblements, sont ignorés ou sont consciencieusement évités à cause des signifiés prégnants des usages antérieurs, lourdement chargés de mauvais souvenirs. Ainsi, depuis la restauration de la démocratie qui a permis de récupérer les rues, les places et avenues pour des pratiques collectives de sémantisation, celles qui se sont produites depuis 1977, favorisent, ignorent ou évitent soigneusement certains points de la carte barcelonaise. Il faut, en effet, souligner l'importance symbolique des lieux par lesquels on décide de faire transiter les *mobilisations* et la condition jamais arbitraire des choix en accord avec les finalités expressives qu'ils impliquent. Nous nous proposons donc d'exposer ci-dessous quelques-uns des signifiés de ce lien étroit établi entre l'usage de l'espace public et le fond symbolique qui l'explique, postulant que le schéma d'une manifestation ne diffère guère de celui d'un chemin de croix catholique, avec ses stations ou arrêts rituels, ses litanies et sa logique argumentative interne. La déambulation compacte des manifestants dessine une carte, organise un territoire en y distribuant des marques, y imprimant des notes desquelles surgiront une certaine lecture de l'espace parcouru.

Les activités proclamatives ou interpellatives d'un secteur social qui se déclare momentanément en cohésion dans la lutte, prétendent généralement y impliquer l'ensemble de la société urbaine, du moins comme le destinataire du message émis. Cela implique que ce n'est que rarement qu'elles renoncent à utiliser le centre-ville. On a beaucoup écrit sur ce que signifie et ce qui définit le centre urbain²³. Sans y revenir, nous dirons que nous le considérons comme une *scène privilégiée* pour qu'un collectif urbain parle de soi et qu'il réclame avec des mouvements adéquats au travers des rues et des places que celles-ci

²³ Mentionnons, par exemple, que Rapaport (1978) souligne parmi les « critères objectifs » susceptibles de définir le centre, l'importance de l'intensité d'utilisation de cette aire centrale.

soient perçues comme des espaces significatifs, non seulement pour certaines associations de quartier, sinon pour la globalité de la population citadine qui se rend au centre-ville pour y accomplir toutes sortes d'activités : bureaucratiques, professionnelles, ludiques, de consommation, etc. Le centre est donc un lieu, qui, par définition, devient un territoire neutre et disponible, le point de rencontre de tout le monde, la scène de multiples activités, dont les environs sont surveillés en permanence mais où tout peut se produire à tout moment. Ce cadre rend possible les rencontres les plus insolites à tout heure du jour ou de la nuit. Il rend palpable la condition hétérogène, fragmentée et contradictoire de la vie moderne, mais aussi sa paradoxale capacité d'intégration. Il est donc logique que les groupes qui veulent démontrer qu'ils ont des choses à dire, et, qui veulent prouver qu'ils existent, le fassent dans cet espace qui par définition est un espace des réverbérations, des exagérations et des spectacles – spectacles dont le public est acteur d'une manière ininterrompue et/ou qui lui sont destinés—. Voilà certainement l'explication des échecs connus par les projets officiels qui avaient l'intention de déplacer des manifestations vers d'autres endroits de la ville, telle que, par exemple, la proposition, jamais mise en pratique, de célébrer les victoires de l'équipe de football barcelonaise (le Barça) devant l'Arc de Triomphe et non plus au centre-ville.

Lorsqu'une communauté veut proclamer quelque chose, elle le fait donc de préférence au centre, non seulement pour les vertus glorificatrices du lieu, sinon à cause de son éloquence symbolique qui est attribuée à un territoire où se passent des choses qui permettent de parler d'une « communauté urbaine ». C'est peut-être également en vertu de ce principe que certaines collectivités renoncent au centre-ville pour s'autocélébrer. L'extrême droite en est un exemple. Elle élit un lieu relativement marginal – la place des Pays Catalans – pour se mettre en scène et exprimer certainement le fait qu'elle représente un courant qui occupe une place non moins périphérique dans la vie sociale.

L'interlocuteur des usages symboliques du centre urbain, pour une communauté qui réalise sa virtualité, est souvent le pouvoir politique, mais *toujours* la ville elle-même. La réclamant comme propre momentanément, ou du moins exclusif, l'identité ou le message collectif qui se matérialise, se

présente comme un droit d'hégémonie sur le noyau central de la ville, au niveau fonctionnel, symbolique et pratique. De fait, il s'agit d'une conquête éphémère de la ville comme totalité.

Les itinéraires des manifestants se réalisent selon une grammaire des éléments qui, auparavant, ont déjà été dotés d'une valeur symbolique spéciale. Les points de rassemblement, les temps d'arrêts, le parcours tracé et le point final d'une marche collective ne sont pas anodins. Ils sont des possibilités au moyen desquelles les acteurs dialoguent avec certains points de la carte urbaine. Ces éléments constituent la métrique même de la marche ; ils la rythment et la riment, en même temps que ce sont les lieux choisis, eux-même, et leur propre mise en évidence qui se chargent de s'interroger et de se répondre entre eux. Certains lieux du centre semblent, à l'inverse, être déchargés de signifiés et ne sont donc pas utilisés par les manifestants. Ainsi des bâtiments remarquables dans le paysage urbain ne sont pas soulignés par le public, tel l'imposant immeuble de la compagnie nationale des téléphones, par exemple, ou bon nombre de monuments commémoratifs qui passent totalement inaperçus. D'autres lieux furent fréquemment utilisés à certaines époques, puis, se sont vu dépouiller de leur ancien prestige de lieu d'énonciation collective et ne sont plus parcourus actuellement. Il en va ainsi des alentours de la basilique Sainte Marie de la Mer et d'autres endroits du Raval et de la Ribera (deux sous-secteur de la Vieille Ville) qui ont perdu leur rôle principal d'antan, lors des processions du Corpus qui jusqu'au XIXème siècle avaient été la principale pratique festive déambulatoire de Barcelone. Si les Ramblas, avant le franquisme, jouaient un rôle important lors des défilés religieux, politiques, syndicaux ou civils (Kaplan, 1992), peu à peu, elles perdront une grande partie de leurs privilèges d'antan. Actuellement, c'est la Via Laietana qui, depuis son ouverture, a repris leur rôle.

Quant au grand magasin El Corte Inglés, il est bien plus qu'un centre commercial. Depuis son ouverture, en septembre 1962, les pratiques ludiques et de consommation de masse ont créé, dans le paysage urbain, un espace d'effervescence humaine. Les grèves générales qu'a connues Barcelone en 1989 et 1994 ont souligné l'importance symbolique de cet établissement

commercial, comme l'ont démontré les actions des piquets de grève pour obtenir sa fermeture. L'évènement principal de ces deux grandes mobilisations citadines fut justement la bataille de El Corte Inglés, point chaud de la journée qui se référait non seulement à une entité commerciale, sinon à un point typographique concret, tel que l'a révélé le peu d'intérêt donné à la fermeture d'autres centres de la même entreprise dans d'autres parties de la ville. Une grande partie de la plus-value symbolique de ce bâtiment est liée au fait qu'il se situe sur la place de la Catalogne : l'espace le plus emblématique et le plus représentatif de la ville, lieu dont tous les Barcelonais s'accordent à dire qu'il est le centre même de l'activité urbaine, le noyau non seulement physique mais également représentatif de la vie citadine entendue dans sa globalité. Il est difficile de trouver une déambulation massive, quelque soit son genre, qui ne parte, ne débouche ou ne traverse cette place, et ce, non seulement à l'heure actuelle, sinon depuis qu'il existe des informations sur les usages centralisés de l'espace public pour proclamer des identités ou des intérêts collectifs. C'est aussi une place frontière entre deux mondes bien distincts : l'ancienne et la nouvelle ville.

Les itinéraires des manifestations privilégient un certain nombre de rues et de places, ils tissent des liens entre certains points de la ville qu'ils font dialoguer entre eux. Plus concrètement, ce dialogue entre différents lieux se produit dans deux directions : de l'extérieur vers l'intérieur et du haut vers le bas. Il s'agit, d'une part, d'*entrées*, c'est-à-dire d'irruptions provenant de *l'extérieur* du centre urbain vers *l'intérieur* du noyau symbolique de la ville, là où se trouvent les expressions les plus claires tant sur le plan de la spontanéité de la vie sociale que sur celui du pouvoir politique et religieux ; en un mot, tout ce qui fait de ce secteur une authentique *capitale* de la ville. Cette pénétration se produit de l'extérieur de la Vieille Ville, à partir d'un point significatif de l'Eixample, à la manière d'une incursion dans le centre urbain et d'une occupation de la part de ceux qui en sont habituellement ses usagers mais qui dans ce contexte deviennent des envahisseurs symboliques. Au travers de ce mouvement, qui de par la typologie de la ville de Barcelone, représente une *descente* sur le

centre²⁴, les manifestants assiègent symboliquement ce qui est à la fois le *coeur social* et le *chef*²⁵ *politique* de Barcelone. Toutes ces manifestations qui suivent un mouvement *vers l'intérieur* et *vers le bas* nouent des liens entre deux sphères (l'Eixample et Ciutat Vella), que la vie moderne a tendance à présenter comme segmentées et qui sont considérées symboliquement comme antagonistes.

Le contraste entre ces deux zones urbaines contigües – la vieille et la nouvelle ville – est celui qui existe réellement entre leurs « aires morales » réciproques, utilisant là une expression des théoriciens de l'École de Chicago. La première dichotomie serait celle qui sépare ce qui est une ample zone monopolisée par le commerce et le tertiaire – L'Eixample – de celle que nous avons présentée comme le coeur et le chef de la communauté urbaine – Ciutat Vella –. Dans cette dernière, se trouve l'*âme*, le noyau sentimental de la vie citadine. Ce secteur contient les principaux centres politico-religieux, tels que la Cathédrale, la Mairie et la Generalitat (bâtiment où siège le gouvernement catalan) de même que les « nouveaux temples » de la vie moderne : le Centre de Culture Contemporaine, Le Musée d'Art Contemporain ou encore le Centre d'Art Santa Mònica. Sur un autre registre, la différence structurelle entre l'Eixample et Ciutat Vella oppose le nouveau et l'ancien, la tradition et la modernité, le présent et le passé, l'actualité et l'histoire. Dans la nouvelle partie, s'installent les principales agences des banques et les sièges des multinationales et des compagnies d'assurances, soit tout ce qui représenterait le monde des intérêts futurs du capitalisme. En revanche, dans la Vieille Ville, ce sont les institutions sacralisées par l'histoire et les monuments les plus vénérables qui s'y trouvent. Le même contraste peut se déplacer également vers la différence entre deux villes totalement opposées mais qui trouvent leur salut dans les relations d'antagonisme qu'elles maintiennent entre elles : une ville – l'Eixample – qui naît pour devenir le moteur et le modèle de la dynamique économique-urbanistique qui fait son apparition au cours du XIXème siècle et

²⁴ Dans le sens où tous les déplacements se produisent selon un même schéma de descente dans la direction montagne-mer, sauf dans le cas de quelques cérémonies en l'honneur de certains « héros culturels », telle une partie des arrivées de Franco à Barcelone ou le trajet du cortège, lors du mariage de l'Infante, qui se sont effectués du bas vers le haut.

²⁵ Au premier sens du terme, c'est-à-dire celui de « tête ».

dans laquelle prédominent les formes de vie sociale propres à l'urbanité contemporaine : l'éloignement, l'anonymat, l'indifférence mutuelle... ; l'autre – Ciutat Vella – s'associant au vieil idéal de communauté, avec des voisins qui se connaissent, une ambiance qui évoque ce qui est considéré comme étant l'atmosphère des sociétés pré-industrielles et ses relations sincères et chaleureuses.

La séparation symbolique entre l'Eixample et Ciutat Vella exprime aussi la distance entre, d'une part, une ville socialement et morphologiquement ordonnée et limpide, liée aux idéaux de la vie bourgeoise domestiquée, et de l'autre, une cité tumultueuse, turbulente, « dangereuse », associée au « vice », à la délinquance, aux populations marginalisées et au mythe de « l'insécurité citadine ». La Vieille Ville barcelonaise est associée à la vie bohème, les conduites les plus désinhibées et toutes les formes d'émancipation. Un territoire où il est possible de se mouvoir sans être vu, où l'on peut se cacher, conspirer, soit, la face opaque de la ville. C'est également la partie de la ville où la présence étrangère et extraeuropéenne se remarque le plus, en offrant un spectacle exubérant de pluralité urbaine. La différence s'applique également au niveau des loisirs. L'Eixample contient en son sein surtout des pubs, discothèques et bars *design*, alors que dans la Vieille Ville se trouvent encore les plus vénérables cafés (tels que l'*Almirall*, le *Zurich*, le café de l'Opéra, le *London bar*, le *Sidecar*, le *Pastis...*) ou des locaux où l'on peut danser au son de musiques moins médiatisées par la mode. Ciutat Vella porte inscrit dans ses rues et ruelles tout ce qui appartient à la dimension rebelle et insoumise de la ville, tout ce que les projets urbanistiques n'ont pas encore réussi à soumettre au contrôle. Ces oppositions – hétérogénéité, opacité *versus* homogénéité, visibilité – possèdent une matrice morphologique qui signale la différence : d'un côté la trame complexe des vieux quartiers, de l'autre, un tissu en damier, qui naît sous l'impulsion de l'industrialisation, et qui est sans ambiguïtés avec ses éléments d'embranchement et de contournement clairement définis.

En observant attentivement toutes les déambulations festives dont nous avons parlé, on observe qu'elles semblent vouloir, simultanément, coudre deux cités qui sont moralement, socialement et morphologiquement séparées et les

rappeler comme séparées par une frontière qu'il s'agit de franchir pour passer de l'une à l'autre. A l'exception des manifestations radicales, qui renoncent à ce passage, toutes les autres déambulations rituelles consistent à pénétrer la Vieille Ville depuis l'Eixample et fonctionnent comme un pont entre deux rivages, une passerelle qui dépasse cette division, en même temps qu'elle l'institutionnalise.

Voici pourquoi des voies moins efficaces comme opérateur symbolique de transition entre la Nouvelle et Vieille Ville – Diagonal, Gran Via de les Cortes Catalanes, Balmes, Aragó – ne sont pas prises en compte ou sous-utilisées. Les mouvements de *descente/pénétration* dans le vieux centre répètent le même discours de jonction-disjonction entre deux modèles de forme et de société urbaine, surtout lorsqu'ils traversent et utilisent des zones de soudures – place Urquinaona, celles de l'Universitat ou de Catalunya – les rondas périphériques – ronda Sant Pere – ou les voies de pénétrations directes comme la rue Pelai, le Passeig de Gràcia et avant tout la Via Laietana. L'usage central de cette dernière implique une certaine volonté de limiter la circulation symbolique dans la Vieille Ville à sa plus petite expression, restreinte à quelques mètres dans la rue Jaume I, qui séparent la Via Laietana de la place Sant Jaume où se trouvent les bâtiments des représentants du pouvoir. Dans ce sens, il n'est pas non plus fortuit que les Ramblas aient vu leur fonction se réduire au service de la sémantisation collective, d'une part à des manifestations radicales et alternatives qui peuvent réclamer comme modèle l'opacité morphologique même des rues au travers desquelles elles circulent, d'autre part à des expressions de « traditionalité » – défilés de la Mercé et du Carnaval, corre-foc enfantin, processions de la Semaine Sainte – qui s'interprètent également comme contigus au paysage dans lequel elles se déploient, là où est incarné le passé et l'authenticité qu'aucune ville ne peut renoncer à imaginer qu'elle survive encore en son sein.

Des loges à la place de la Catalogne

Avec, le projet sur les loges de gardien²⁶ auquel j'ai participé entre février 2001 et juillet 2004, j'ai pénétré à nouveau à l'intérieur des immeubles et renoué avec le pré-projet de mon mémoire de licence dans lequel je me proposais d'analyser la cohabitation au sein d'un immeuble. Lors de cette recherche collective, nous avons cherché à inventorier les différents systèmes de contrôle urbain, tels que les gardiens d'immeuble, mis en place depuis la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'à nos jours. Nous avons mis en évidence les contradictions auquel le système de gardiennage peut se heurter dans un monde qui s'individualise de plus en plus et dans lequel la liberté est devenue une valeur sacrée. Le métier de gardien et les halls d'entrée ont donc été étudiés, en tant qu'institution et en tant qu'espace, au travers desquels on considérait possible de percevoir un ensemble de contradictions et de tensions, propres de la modernité. Autrement dit, nous avons souligné comment ces espaces et personnes se situent au centre d'une série de paradoxes, tels que public/privé ; communauté/contrat ; formel/informel ; connaissance/secret ; ordre/désordre.

Pour ma part, ce sont les rites d'entrées et de sorties qui ont attiré mon attention et que je développe dans la première esquisse, ainsi que, l'idée de franchissement d'un seuil, de prime abord clairement délimité dans le cas de l'immeuble, moins évidente à cerner, mais également présent dans celui de l'analyse des usages d'un espace ouvert, tel que celui de la Place de Catalogne.

Si l'idéal de la limite est pour partie d'être infranchissable, aucune limite territoriale n'échappe à la question du franchissement ; aucun territoire ne peut ni peut vouloir se clore entièrement. Toute limite, aussi puissante soit-elle, peut céder, et toute limite doit ménager, réserver un lieu pour son franchissement [...] portes, seuil, douanes, etc. viennent organiser le

²⁶ Projet intitulé *Loges et gardiens entre espace privé et espace public*, promu par l'IPRAUS (Institut Parisien de Recherche Architecture Urbanistique Société) et le LASTES (Laboratoire de Sociologie du Travail et de l'Environnement Social) de Paris et qui s'est voulu une comparaison internationale de la situation du gardiennage dans les villes de Paris, Oslo, Londres, Milan et Barcelone. Pour la partie barcelonaise, le projet a été dirigé par Joan Bestard (Universitat de Barcelona) et a compté avec l'appui financier de l'IPEC (Inventaire du Patrimoine Ethnologique de Catalogne) du Département de la Culture de la Generalitat de Catalunya. Pour plus de détail à ce sujet, voir la première esquisse.

franchissement limité, contrôlé, sélectif de la limite (Paul-Lévy, Ségaud, 1984 : 62).

J'ai donc exploré les limites toujours floues, indécises dirait Farge (1979), entre le dedans et le dehors. Dans quelle mesure, le/la gardien/ne est médiateur/trice entre l'intérieur et l'extérieur? Jusqu'où va son domaine d'influence? A Barcelone, se prolonge-t-il sur la voie publique, le gardien nettoyant ou du moins balayant généralement le morceau de trottoir qui se situe devant l'immeuble dont il a la charge?

De même sur la Place de Catalogne, les frontières même invisibles de certains secteur de la place se sont faites clairement ressentir à certains moments. Selon l'expression de Moles et Rohmer (1982 :167), l'espace, qu'il soit intérieur ou extérieur, peut être conçu comme

un champ multicolore, avec des couleurs plus ou moins plaisantes et plus ou moins vives, parsemé de *blocs* plus ou moins gris qui sont les *murs* du labyrinthe ou de l'interdit spatial, avec des foyers lumineux, et dans lequel l'être circule. Un monde devenu complexe avec sa socialisation, c'est-à-dire la densification des individus, des objets et de leurs traces, complexe tant dans la richesse des éléments qu'il apporte à la sensation de l'être que dans la complication des canaux ou des corridors par lesquels il circule pour aller d'un point à un autre, sans traverser les murs ou transgresser les interdits.

Travailler sur le thème des loges et avec des gardiens, ces « gérants d'espace », comme les ont baptisé Moles et Rohmer (1982 : 8) m'a incité à me plonger dans le vaste champ de ce que certains nomme l'anthropologie de l'habitat ou du logement et m'a permis d'observer que la question du logement, placée au cœur des politiques urbaines, a abouti à une domination de la sphère domestique dans l'approche des phénomènes urbains et donc, comme le relevait Joseph (1998 :111), à la méconnaissance de l'espace urbain comme *espace de circulation* et de *communication entre les modes de vie*. Ces deux aspects m'ont spécialement intéressée dans mes deux derniers projets, car comme l'écrit Remy (1990 : 92), l'urbanité est avant tout un échange entre des

groupes hétérogènes ayant des intérêts partiellement convergents, ainsi que des références culturelles différentes, ce qui pose un problème de traduction.

Inconsciemment le va-et-vient successif entre l'analyse d'espaces plus fermés que d'autres (pour ne pas utiliser la dichotomie polémique et clairement politique de public/privé²⁷) m'a permis de mieux comprendre l'urbanité barcelonaise.

Ni l'accessibilité ni les pratiques de l'espace public ne sont anomiques. L'usage de l'espace public est régulé par les réglementations, par des acteurs instrumentés, des rôles de passeurs et de médiateurs, des métiers qui agissent, régulent les pratiques, gèrent les micro-conflits, autorisent les accès ou les limitent, les interdisent en s'appuyant sur des dispositifs de seuils. L'analyse des fonctionnements et des dysfonctionnements de l'espace public suppose celle d'espaces non-publics et d'espaces mixtes (lettre IPRAUS, n°12, p.16).

Dans notre analyse de la place Catalogne et les (en)jeux du regard, menée avec María Isabel Tovar entre le mois d'avril et de septembre 2005, nous avons essayé de comprendre comment s'organise et se structure la cohabitation de différents groupes dans cet espace central de la ville. Présenté, dans les prospectus destinés aux citoyens ou aux touristes, comme le centre névralgique de la ville tant sur le plan financier que social, ses habitants aussi la considèrent comme le cœur même de la ville, le noyau non seulement physique mais également le plus représentatif de la vie citadine dans sa globalité²⁸. Comme

²⁷ Le fil conducteur des différentes recherches présentées ci-dessus aurait pu être la notion de public dont le lecteur ne trouvera cependant aucune discussion théorique et conceptuelle dans cette thèse. La première fois, le terme a été utilisé presque par accident, pourrait-on dire, lors du choix du titre de mon mémoire de licence (*La formation de l'espace public en contexte pluriculturel : l'exemple du Casc Antic de Barcelone*) et dans lequel aucune définition de cette notion est développée. Situation qui m'a intriguée et à laquelle j'ai essayé de remédier lors de la présentation de mon mémoire de DEA mais qui finalement m'a rendu attentive à la sémiologie urbaine plus que du côté de la dichotomie public/privé. Lors du projet sur les loges de concierges, une certaine volonté d'approfondir la dichotomie s'est clairement profilée, lorsque nous avons posé la figure de gardiennage comme se situant à cheval entre l'espace privé de l'immeuble et l'espace public de la rue. Cependant, j'ai finalement abandonné cette dimension et lors de la formulation du dernier projet, un changement de terminologie s'est produit : l'espace public est devenu contexte urbain.

²⁸ C'est ce qu'ont parfaitement compris certains nouveaux venus qui y ont établi leur campement au cours de l'été 2001 afin d'exposer à la vue de tous leur situation précaire.

nous l'avons dit précédemment, c'est par là que transite la majorité des manifestations de rue et c'est de là que partent également les principaux axes de la ville (Les Ramblas, le Passeig Gràcia). Finalement, sans entrer dans des détails historiques, il est important de souligner que les urbanistes catalans du milieu du XIX^{ème} siècle, l'ont toujours conçue comme un espace de transition nécessaire entre la Vieille et la Nouvelle Ville. Terrain vague pendant de nombreuses décennies à cause des rivalités administratives entre Madrid et Barcelone, cet espace s'est cependant vite imposé dans l'esprit des Catalans comme une place et cela dès l'inauguration du Passeig de Gràcia en 1827, alors que les murailles qui entouraient la Vieille Ville n'avaient pas encore été détruites. D'ailleurs le tracé des cheminements quotidiens (Augoyard, 1979) qui naquirent spontanément du va-et-vient entre la Vieille Ville et le Passeig Gràcia – ce dernier s'étant rapidement imposé comme un espace de diversion pour les citadins – fut conservé par le maire de la Ville, Manuel Fabra i Ledesma, en 1902, quand il décida de mettre fin à la situation de no man's land de cette partie de la ville.

Cet espace est donc à la fois un espace de frontière symbolique entre deux villes (l'ancienne et la nouvelle) et un espace de rencontres où on peut observer de nouveaux usages et de multiples appropriations différentes, des territorialisations partielles et temporaires dont le caractère plus ou moins transitoire définit des systèmes d'interactions et de codes propres. Dans cet espace qu'aucun des groupes en présence ne peut s'approprier à lui tout seul, l'urbanité ne consiste pas d'abord à se parler. Elle se fonde sur le sens d'une

Refusant de se faire héberger dans des foyers d'accueil, éloignés du centre et campant au cœur de la ville, sur la place de la Catalogne, ils sont demeurés là pendant des mois, à la vue de tous, campant sous le regard complice de la société et des autorités qui, mises à part quelques interventions ponctuelles pour libérer la place de ces indésirables, n'ont d'abord rien entrepris, espérant qu'ils se lasseraient de tant d'indifférence. Tout comme les manifestants qui l'empruntent systématiquement pour impliquer l'ensemble de la ville dans leurs revendications, c'est la rue Urquinaona que ces sub-sahariens empruntèrent, après avoir été délogés et interdits d'accès à la place de la Catalogne ; c'est dans cette rue qui mène au pouvoir (à la mairie, au siège du gouvernement mais également à celui du Gouvernement Civil qui octroie les permis de séjour) qu'ils installèrent leur nouveau campement. Ils n'y restèrent que très peu de temps, étant à nouveau délogés et se réfugièrent sur la place Malraux, cette fois-ci, un espace moins habituel dans la cartographie des manifestations barcelonaises mais certainement mieux connu de ces personnes pour être située, à côté du terminal central des autocars aux destinations nationales et internationales. Après une dure résistance et l'appui d'un petit secteur de la population locale, ceux qui n'auront pas réussi à échapper à la violente charge policière, furent arrêtés puis expulsés du pays.

communication non verbale (Remy et Voyé, 1981) et le fait que l'on se trouve l'un face à l'autre, faisant décor l'un pour l'autre, modifie notre comportement réciproque, et permet à certaines pratiques collectives de prendre sens (Remy, 1990 :91).

Dans les différentes poses que l'on prend au cours de nos passages dans un espace public,

chaque fois, nous nous préoccupons d'être compris au premier coup d'œil. Et ce qui fait qu'il ne s'agit pas vraiment de masque, c'est que nous ne prenons pas la pose comme si nous étions devant un photographe. Non seulement le paramètre temporel n'est pas le même, mais les poses successives que nous prenons ne s'agencent pas dans une image fixe mais dans une activité mouvante (Joseph, 1998 : 31).

Comme le suggère cet auteur, la métaphore de la pose permet de rester plus près de l'art des expositions et de saisir des mouvements plutôt que de comprendre des personnalités ; et plus de donner à voir des corps et leur chorégraphie que de décrire des visages :

Être exposé ou observé, c'est *prendre des poses*. C'est tout l'art de l'exposition pour chacun de nous : assumer le fait que nous sommes visibles et voyants, observables sans doute mais aussi observateurs parce que nous savons que nous sommes observables [...] Une pose est une forme *d'attention coopérative* par laquelle je reconnais que je suis observable *pour autrui* et pas seulement par autrui (Joseph, 1998 : 30).

On pourrait donc caractériser l'individu urbanisé, selon la définition de Manuel Delgado (1998-1999 :23) comme une espèce de nomade en mouvement perpétuel, quelqu'un qui serait constamment obligé d'établir des compromis entre les composantes d'une mosaïque, formée par différents univers qui se touchent et s'enlacent mutuellement. C'est donc à la rencontre de ces poses que nous sommes parties, et pour cela la question des images et des sons a joué un rôle central dans notre recherche. L'emploi de l'audiovisuel nous a permis de constater que la vie en général, et la vie de la place en particulier, est

composée de ces aspects sensoriels qui incorporent et synthétisent un ensemble de significations, de relations et de tensions inscrites dans les corps et les paysages que la photographie nous permettait de révéler. En travaillant avec des registres photographiques et sonores, nous nous sommes donné comme but de découvrir la variété des usages et des constructions de cet espace, en prêtant une attention particulière au discours des interactions et des déplacements.

J'aurais pu ordonner finalement ces différents terrains selon une logique dynamique, allant de l'intimité de l'intérieur (les loges) vers un extérieur de moins en moins familier (du quartier à la place de Catalogne) pour terminer dans la fusion collective (les mobilisations) qui redonne à l'habitant un certain *empowerment* sur son milieu d'existence. C'est d'ailleurs, ce schéma qui a motivé la présentation des différentes ébauches qui suivent le cadre théorique et les réflexions méthodologiques sur la pratique de terrain en contexte urbain.

Notas introductorias (resumen)

Esta primera parte empieza con una larga cita de Georges Perec que contiene una reflexión sobre el arte de hacer puzzles, arte que consiste en reunir piezas para dar sentido al conjunto. Aislada, una pieza de puzzle no tiene sentido, nos explica este autor, pero una vez unida a las demás piezas deja de ser una única pieza para fundirse en el conjunto. El enigma se vuelve evidencia y las piezas unidas se convierten en fuente de equívoco, duda, desconcierto y esperanza.

Este texto, que constituye el preámbulo del libro *La Vie mode d'emploi*, al cual se debe el título de mi tesis, fue el verdadero detonador a la hora de decidir acabar de una vez mi tesis y así poner fin a largos años de dudas y de tira y afloja entre la investigación (siempre realizada con financiación minimalista) y la enseñanza del francés como lengua extranjera.

La presente tesis es el fruto de mi encuentro con la ciudad de Barcelona durante lo que no tenía que ser más que una breve estancia (el tiempo de un intercambio universitario) y que se convirtió, desde hace más de 10 años, en mi lugar de residencia principal. Durante estos años, el hilo conductor de las distintas investigaciones, cuyas grandes líneas se presentan a continuación, ha sido mi intento de entender el funcionamiento de la vida urbana barcelonesa. Así, a la manera de Goffman (1979:15), la idea general de esta tesis es «juntar las piezas y pedazos de vida social contemporánea».

A pesar del grito de alarma de los efectos de la globalización y a pesar de una cierta tendencia a la unificación por lo que se refiere a la arquitectura, a la variedad de los negocios y a las maneras de vivir, etc., una construcción concebida por Jean Nouvel o un supermercado Al Campo en Barcelona, no son exactamente lo mismo que los que se podrían encontrar en otras ciudades, y no provocan el mismo impacto en la vida cotidiana.

El espacio es la materia prima de la existencia; es el lugar de la cotidianeidad y, aunque tácitas, las referencias al espacio son omnipresentes (Moles & Rohmer, 1982:7). Las características de cualquier espacio no son inmutables y cambian con el tiempo, con los acontecimientos históricos. Puesto que un espacio siempre se inscribe en el tiempo, estas dos dimensiones (espacio y tiempo) están inextricablemente entrelazadas.

Sin embargo, no se trata de descifrar un orden establecido o reproducido sino más bien de buscar una *puesta en orden* que siempre queda dudosa y problemática, y en la cual la relación con el entorno se vuelve capital. Más que poner el acento sobre los protagonistas de la vida urbana, parto de la idea de Thévenot, (2006:12-13) que insiste en el hecho que es necesario observar la(s) manera(s) de familiarizarse con el entorno para poder entender las conductas de los protagonistas.

Se trata pues de analizar lo que Winkin (1996) ha llamado el «ronroneo de la sociedad», es decir sus fuerzas y sus regularidades profundas que hacen que una sociedad se aguante y se reproduzca de generación en generación. Como subraya este autor, se puede contestar a esta pregunta desde un punto de vista macrohistórico, económico o político, intentaré aquí hacerlo desde una perspectiva microantropológica. Me preguntaré, parafraseando a Sapir (1967), cómo se genera el orden social en la vida cotidiana, en el cumplimiento de reglas «que nadie conoce, pero que todos entendemos».

Para ello, utilicé los distintos trabajos de campo realizados durante mi estancia en Barcelona y que presento, en esta tesis, en forma de esbozos; ya que, lejos de considerar estas investigaciones como concluidas, las concibo más bien como ensayos (en el sentido de intentos, con el carácter incompleto, pero a la vez sugestivo que supone esta manera de proceder) que se tendrían que prolongar, entre otras cosas, con nuevos trabajos de campo. Vuelvo a insistir sobre el hecho que se trata de una obra en construcción cuyos intereses temáticos y metodológicos podrán, espero, ser profundizados en futuras investigaciones. Sin pretender como Creswell y Godelier (1976:17) que la «monografía descriptiva haya muerto», no considero el presente escrito como

una monografía sino más bien como un conjunto de hipótesis que surgieron de mis trabajos de campo y que se quedaron a un nivel relativamente exploratorio.

En las dos partes que siguen la exposición de la problemática, presento los cuatro trabajos de campo que desarrollé entre 1996 y 2005, por orden cronológico de realización. El primero es un estudio de la convivencia en un barrio del casco antiguo de la ciudad que sigue estando en plena mutación, lo cual me permite subrayar las distintas tendencias que se dan hoy en día en la ciudad de Barcelona. En el transcurso de los veinte últimos años, esta ciudad conoció dos procesos, aparentemente contradictorios, pero que se inscriben en la lógica de un mundo globalizado, donde la nueva lógica económica suscita arreglos o respuestas locales tan inéditas como múltiples. El primer proceso concierne a la transformación urbanística de la ciudad que se acelera con los Juegos Olímpicos y que define para Barcelona nuevas funciones, ampliando el espectro de sus posibles «consumidores» (turistas, congresistas, sedes sociales de empresas de alta tecnología, diseñadores de estética industrial, promotores de productos culturales, etc.); el segundo proceso se refiere a la reorientación de los movimientos migratorios que la ciudad siempre ha conocido pero cuyos actores actuales, que vienen de más lejos, han cambiado y que progresivamente están transformando la fisonomía y la población barcelonesa.

Mi participación en el estudio colectivo *Carrer, festa i revolta; Els usos simbòlics de l'espai públic a Barcelona (1951-2000)*, dirigida por Manuel Delgado, me permitió familiarizarme con la vivencia colectiva barcelonesa y entender la huella que la historia ha dejado en el espacio urbano. Se trató, entonces, de observar y analizar los cambios producidos en el uso no ordinario de las calles con fines expresivos –ya sean festivos, reivindicativos, o incluso, a veces, insurreccionales– y de sacar a la luz su *gramática*. A la manera de la «retórica habitante» de Augoyard (1979), nos dedicamos a apuntar los puntos de partida de las movilizaciones, sus recorridos, sus paradas en el trayecto y sus puntos de llegada. Nos dimos cuenta entonces de que algunos puntos de la ciudad son sistemáticamente utilizados mientras que otros (a pesar de su espectacularidad) quedan en la sombra. De este estudio, resaltó también la

importancia de la Plaça de Catalunya como punto de confluencia entre la antigua y la nueva ciudad y su peso simbólico como verdadero centro de la ciudad.

El tercer trabajo de campo se realizó en el marco de otro estudio colectivo, dirigido esta vez por Joan Bestard, en el cual se analizaron las porterías y la profesión de empleados de fincas urbanas en Barcelona por el hecho de ser unos espacios y una institución a través de los cuales consideramos posible percibir un conjunto de contradicciones y de tensiones propias de la modernidad. A través de dicho proyecto, me sensibilicé con respecto a las distintas formas que la ciudad de Barcelona ha desarrollado para vigilar las entradas y salidas de sus edificios desde la segunda mitad del siglo XIX hasta nuestros días; al mismo tiempo que recuperé una primera idea que me hubiera gustado explorar más a fondo para mi tesina de licenciatura y que tenía que ver con el análisis de la convivencia en el seno de un edificio habitado por gente de procedencias muy diversas.

Finalmente, en la investigación conjunta con María Isabel Tovar sobre la Plaça de Catalunya, nos propusimos captar y analizar la convivencia de distintos grupos en una plaza que, aparentemente, no es propiedad de nadie. En este trabajo, nuestra mirada se orientó a descubrir la variedad de usos y construcciones en este espacio liminar, de frontera y tránsito, a través del discurso de las interacciones y de los desplazamientos más que de los intercambios discursivos. Con registros fotográficos y sonoros, intentamos acercarnos al máximo a estas realidades cambiantes, con el objetivo de captar los cambios de usos y de usuarios de la plaza, lo cual nos llevó a preguntarnos también sobre los vínculos entre la ocupación del espacio y la percepción de la alteridad.

Si las idas y venidas sucesivas entre el análisis de espacios más cerrados que otros aquí presentados pueden parecer, a primera vista, muy dispersas y con pocos vínculos entre ellas, sin embargo, me permitieron entender mejor la urbanidad barcelonesa.